

tée en Amérique. L'architecte fut tué d'un éclat d'obus et l'ingénieur, resté seul, n'entendit plus parler de sa dulcinée.

Que faisait-elle pourtant? Sa mère n'ayant plus besoin de ses soins, le bon Dieu l'ayant appelée à lui, elle décida de faire sa part et s'enrôla, deuxième de la famille, dans l'armée à titre de garde-malade. C'est dans la jolie ville de Tours qu'elle fut envoyée.

Leur correspondance ayant cessé, la garde-malade était aussi inquiète de son amoureux que celui-ci l'était de sa belle. Mais enfin survint l'armistice. Raymond fut envoyé faire de l'occupation en Allemagne où il rencontra un lieutenant qui avait été soigné par sa fiancée. Il apprit ainsi qu'elle était à Tours. Risquant tout, voulant à tout prix la voir, il quitta son régiment sans permission, réussit à déjouer les gendarmes et débarqua deux semaines plus tard à Tours où il s'enquit de la garde-malade. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, les larmes aux yeux.

Il était si heureux et la voyait si heureuse qu'il en oublia son escapade. Quand le rêve eut passé et qu'il fallut songer aux choses sérieuses, le bon ingénieur se prit à penser à son retour! Il était absent du régiment depuis un mois! Sa réception ne fut pas aussi enthousiaste en Allemagne qu'elle l'avait été à Tours. Il en eut pour quinze jours de prison, bien qu'ayant mérité davantage. Un officier le défendit auprès du colonel et réussit à faire comprendre à cet homme sévère qui ne connaissait que la discipline que Raymond avait toujours tenu une excellente conduite au front et n'avait écouté que son cœur à un moment où il croyait non sans raison qu'on n'avait plus besoin de lui, que son ab-

sence ne causerait aucun tort aux Alliés! Le colonel voulut croire que Cupidon pouvait faire faire toutes les bêtises imaginables. L'amoureux tira ses quinze jours de prison, bien content de la bonne tournure de son affaire. Un mois après, son régiment était ramené en Canada pour être dissous.



Au lendemain du jour de sa démobilisation, il courut chez sa fiancée, revenue quelques semaines avant lui. Cette fois, la rencontre devait être définitive et ils ne devaient plus se quitter de toute leur vie.

—o—

On peut appliquer à l'enfance ce que M. de Bonald dit ce qu'il faut faire pour le peuple : "peu" pour ses plaisirs; "assez" pour ses besoins; et "tout" pour ses vertus.

—o—

Il faut pardonner plutôt que de se venger, parce que le repentir suit de près la vengeance.